

## Le travail dans les allées du cimetière

Eric Lecerf

► **To cite this version:**

Eric Lecerf. Le travail dans les allées du cimetière: Nizan, critique de la valeur travail. Cahiers critiques de philosophie, Hermann, 2006, pp.4-22. halshs-00628231

**HAL Id: halshs-00628231**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00628231>**

Submitted on 30 Sep 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le travail dans les allées du cimetière

Nizan, critique de la valeur travail

Aucun lecteur de Nizan ne saurait ignorer la position décisive qu'a occupé la mort dans l'ensemble de son œuvre, tant dans ses romans que dans ses écrits philosophiques ou ses articles de critique littéraire<sup>1</sup>. Déjà omniprésente dans *Aden Arabie*, au point d'en constituer le référent essentiel, l'écriture de Nizan n'a cessé d'explorer des usages distincts de cette mort narrative propres à l'inscrire dans des registres dont on ne saurait attribuer à Nizan la paternité, mais qui impriment chez lui, par leur combinaison constante, une sorte de tonalité assez singulière pour qu'il soit effectivement impossible de la négliger. Cela suffit-il à le classer dans cette vulgate philosophico-littéraire qui s'est employée, tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, à doter la mort de sombres "qualités" ontologiques ? La mort constitue-t-elle, dans les nombreux récits qu'il en dresse, cette sorte de synthèse parfaite entre ce qui individualise les sujets et qui cependant fonde l'esprit de communauté ? Entre ce qui rompt avec la temporalité ordinaire et qui néanmoins s'inscrit comme terme ordinaire du temps ? Précisément non. En un sens kierkegaardien, on pourrait dire que la mort mise en scène par Nizan occupe la fonction de contre-synthèse, autrement dit d'instance où les conflits demeurent irrésolus et se perpétuent sous forme de paradoxe. Elle ne révèle rien, sinon que la vie n'est pas – ou pas encore – en mesure d'être elle-même occasion de synthèse.

Pour marquer cette singularité du traitement de la mort effectué par Nizan, nous pourrions dire qu'il est tout autant étranger au morbide qui implique un minimum de plaisir dans son exposition, qu'au mortifère qui n'est jamais qu'un acte d'accusation contre la vie ; mais qu'en revanche il s'inscrit de façon exemplaire dans un **mortuaire**, dès lors qu'à ce substantif est associé, non seulement les formes sociales de ritualisation de la mort, mais aussi leur transposition dans le registre, à peine métaphorisé, des multiples processus de réification dont l'ordre social est effectivement tributaire. C'est d'ailleurs à ce titre, ou plutôt sous cette autorité, que l'écart tragique entre travail et production est le plus clairement exposé dans son œuvre, peut-être car, ici, la synthèse obligée par une "saine pratique" du matérialisme dialectique pouvait être laissée en suspens. Peut-être est-ce ainsi au contact des travailleurs de la mort que Nizan se permet d'aller le plus loin dans un procès du travail que la seule critique de la production ne saurait vraiment instruire et dont le *arbeit aufzuheben* placé en épigraphe d'*Antoine Bloyé* est emblématique.

\*

\* \* \*

La mort apparaît chez Nizan tout autant dans une fonction de révélateur que dans celle d'un écran de fumée. Elle est ce qui révèle l'impossibilité d'y voir clair. Si c'est autour d'elle, par exemple, que tous les personnages du *Cheval de Troie* se découvrent, sinon un destin, mais une sorte de conscience, cette dernière n'entretient avec la vérité qu'une relation paradoxale. Au-delà de la fascination qu'elle exerce sur le nihiliste Lange, personnage qui permet à Nizan de stigmatiser le ridicule d'un être-pour-la-mort auquel nous voudrions montrer qu'il est étranger, les deux morts significatives du roman ne révèlent d'autre vérité qu'une inversion des sphères

---

<sup>1</sup> Nous nous limiterons ici, pour l'essentiel, à l'œuvre littéraire de Nizan. Mais cette présence de la mort est aussi significative dans ses articles de presse, tel celui qu'il consacre à Drieu La Rochelle où il écrit qu' « il mourra seul. Comme il s'en est toujours douté. Il aura beau crier au secours. Il est déjà seul sous un ciel extraordinaire hanté de fantômes littéraires, debout comme un de ces mâts rongés par les insectes et le vent, qu'on rencontre dans certains déserts d'Asie et dont personne ne connaît plus la destination. » (*Pour une nouvelle culture*, Éditions Grasset, 1971, p.204) Ou encore dans la série d'articles qu'il écrit en mai 1937 lorsqu'il couvre pour *Ce Soir* les cérémonies du couronnement de Georges VI, articles dans lesquels la mort apparaît comme le correcteur naturel des fastes de la couronne, que ce soit dans les entretiens avec des mineurs gallois ou par l'évocation de la poésie de William Blake.

publiques et privées. Car c'est bien cela qui se joue dans les décès conjoints de Catherine et de Paul. Pour Catherine, sa mort privée et solitaire, suite à un avortement clandestin, traduit mieux que n'importe quelle autre l'oppression sociale subie par la classe ouvrière. Et l'événement est d'autant plus significatif qu'il n'est pas pris en compte par le Parti et que son compagnon, Albert, la vit comme flétrissure, comme une mort hors champ du grand martyrologue prolétarien, voire même une trahison. Nizan qui, lui, n'hésite pas à en faire l'emblème le plus certain de l'injustice, produit là une critique du sujet prolétarien que vient renforcer le fait que c'est auprès d'un camarade paysan qu'Albert vient chercher conseil, car, écrit-il, « les paysans révolutionnaires (ont) d'autres raisons que les ouvriers »<sup>2</sup>, la terre leur permettant de conserver avec la vie ce contact précieux, susceptible d'aider à gérer les choses de ce corps que le capitalisme transforme en un simple instrument<sup>3</sup>. À l'inverse, la mort de Paul, ce militant clandestin dont tous ignorent jusqu'à l'identité, connaît un tout autre renversement de sens. Dans son cas, tout semble clair : c'est une mort exemplaire, publique et militante, reçue au cours d'une manifestation contre le fascisme. C'est une mort de combat dont on se réclamera, dont le Parti célébrera la mémoire. Et pourtant, dans la nuit qui suit, les discussions de ses camarades laissent apparaître une toute autre vision : celle d'une mort solitaire qui renvoie explicitement sur la singularité d'un itinéraire dont chacun sent parfaitement que le militantisme n'a jamais été qu'une facette. En fait, sa mort glorieuse ne révèle rien d'autre que la solitude et si la mort de Catherine révèle « une présence »<sup>4</sup>, celle-ci est toute absence. Ainsi, dès lors qu'il convient de donner un sens particulier à une mort, à l'une de ces morts réelles qui font qu'un corps tombe et ne se relève plus, Nizan s'y refuse ou s'emploie à brouiller les pistes. C'est toujours une mort qui a un sens, mais un sens sur lequel la communauté n'a rien à dire. Ou plutôt, parler, en cet instant, cela revient à corrompre la seule vérité de la mort qui nous est donnée de connaître, cette mort dans la vie qui est le propre de l'oppression sociale. Au-delà même des ultimes considérations de Bloyé sur l'appréhension commune de la mort où la question métaphysique est reportée pour les jours où les morts « dont les hommes sont coupables » auront été proscrites<sup>5</sup>, la mort ne nous apprend jamais rien sinon que des vies ont été menées en pure perte, que le travail y a été corrompu car nulle œuvre n'en a été issue. Si la mort est le siège d'une inquiétude intime qui nous est à tous commune, elle est donc d'abord, pour le communiste Nizan, l'ennemi, l'étendard flamboyant du capitalisme. Comme le ressentent les militants du *Cheval de Troie* rentrant de leur escapade champêtre :

« c'était un monde où on ne pouvait guère penser qu'à la mort. A ce point de l'écrasement, le seul geste possible paraissait d'abord l'abandon à la mort »<sup>6</sup>.

Dès *Aden Arabie*, la mort, tient explicitement cette fonction qu'aucune mort ne saurait en elle-même justifier mais dont les vies perdues sont toutes investies. Elle constitue le mode d'être de cet *Homo economicus* dont le normalien en rupture de ban a retrouvé le spectre transparent dans les comptoirs commerciaux des coloniaux du Yémen et de Djibouti. Une mort que lui-

---

<sup>2</sup> *Le cheval de Troie*, Éditions Gallimard, 1935, p.79-80.

<sup>3</sup> Cette relation à la terre est un thème très fort dans toute l'œuvre de Nizan. C'est toujours dans ce contact que peuvent advenir quelques moments de sérénité. C'est le cas dans *Antoine Bloyé* où c'est à la campagne, et uniquement là, que son héros éponyme est momentanément délivré de ses angoisses ; c'est sur un repos dominical dans la campagne aussi que s'ouvre *Le cheval de Troie* ; c'est encore à la campagne que les héros de *La conspiration* trouvent refuge et parviennent à rompre avec les conventions sociales. Les articles de Nizan consacrés à Giono, dont l'approbation ou la critique sont certes conditionnés par des considérations de tactique politique, témoignent cependant aussi de cette passion, quasiment clandestine, de Nizan pour une terre qui ne ment pas.

<sup>4</sup> Op cit, p.150.

<sup>5</sup> Ibid, p.207.

<sup>6</sup> Ibid, p.42

même partage lorsqu'il écrit qu'il « vit comme une ombre parmi les autres ombres »<sup>7</sup>. A la différence près que, dans cet ailleurs colonial, cette forme d'écrasement n'est jamais qu'une simple copie, extension d'un phénomène de mort propre à l'*Homo economicus* dont il écrit, à son retour à Marseille, qu'il « marche sur les derniers hommes », qu'il « est contre les derniers vivants et veut les convertir à la mort »<sup>8</sup>.

La mort apparaît ainsi d'abord comme un critère d'injustice. Ou plutôt, c'est pour tenir ce rôle que Nizan la fait paraître. Il y a ainsi toute une série de morts qui dérogent à la justice, des morts qui, dans l'ordre de la narration propre à Nizan, se déploient dans de longues séries, telles celle-ci qui est tirée des *Chiens de Garde* où se succèdent :

« la guerre, le colonialisme, la rationalisation des usines, l'amour, les différentes sortes de mort, le chômage, la politique, le suicide, les polices, les avortements. »<sup>9</sup>

Et s'il est pour Nizan, une raison de combattre le capitalisme, c'est bien celle-ci : ce régime produit toutes sortes de morts injustes qui ne permettent pas à tous ceux qui vendent leur vie, morceaux par morceaux, pour reprendre la célèbre formule de Marx, de se confronter vraiment à leur propre mort, à cette mort qui témoignerait d'une vie si, par chance, ils avaient eu les moyens d'en vivre une. Au Nizan philosophe contrarié pour qui il convient de condamner le capitalisme en raison même de l'impossibilité d'être spinoziste que ce régime induit, au Nizan idéaliste qui stigmatise le capitalisme au titre des amours qu'il rend impossible lorsqu'il n'est pas à même de les instrumentaliser, il nous faut absolument joindre cette critique essentielle dont la relation entre le travail et la mort est le foyer. Car s'il est une orientation de la mort à partir de laquelle Nizan établit de façon constante sa propre logique narrative entre métaphores, récits et argumentaires politiques, c'est donc celle-ci : dans notre monde, c'est-à-dire sous le règne de l'*Homo economicus*, rien ne saurait mieux être associé à la mort que le travail. Et derrière le travail, ce n'est pas exclusivement de l'oppression salariale dont il s'agit, mais bien de cette forme spécifique de l'agir humain, tout à fait irréductible à la seule condition salariale, que nous désignons sous ce terme tout à fait équivoque de travail.

Pour la plupart des écrivains qui, dans l'idée d'instruire le procès de *la Question Sociale*, ont choisi d'établir leurs personnages dans une usine, une mine ou sur un chantier, l'accident de travail fournit toujours la bonne occasion d'introduire un tel lien entre le travail et la mort. La symbolique propre à l'accident de travail conduit ainsi à une indignation raisonnée portant, non plus sur le régime de la production, mais sur l'une de ses potentielles ruptures. L'accident de travail, au même titre que la maladie ou le chômage, n'est que partiellement identifié à un effet de ce régime, mais apparaît le plus souvent comme l'un des causes d'un dérèglement de ce corps sain qui, par définition, travaille. D'une certaine façon, et c'est là la thèse développée par l'ensemble des réformateurs sociaux tout au long de la troisième république en vue d'instituer un système de protection sociale, il est par tous entendu qu'une fois ces situations réglées, le travail pourrait retrouver sa position de parfaite positivité, et ceci même dans un régime où l'injustice sociale pourrait continuer d'exister. Rien de tel chez un lecteur attentif de Marx tel que Nizan pour qui c'est bien évidemment le régime capitaliste de production qui : vit du chômage, rend les gens malades et suscitent les conditions d'aliénation dans lesquelles l'accident de travail devient inéluctable. Mais à la différence d'un Upton Sinclair<sup>10</sup>, Nizan

---

<sup>7</sup> Dans le chapitre XII, où, quelques phrases plus loin, cette formule trouve sa pleine signification lorsqu'il ajoute : « Je me sens mort, l'indifférence est mûre. Je ne peux pas appeler ces semaines que je vis autrement que : mort, c'est tout ce qu'un vivant peut penser quand il veut approcher d'aussi près qu'il le peut de la signification du néant. La véritable mort est ce qu'elle est, ce que la vie n'est pas, ce qu'est l'état d'un homme quand il ne pense rien, quand il ne se pense pas, quand il ne pense pas que les autres le pensent. » Éditions La Découverte, 2002, p.125.

<sup>8</sup> Ibid, p.155

<sup>9</sup> *Les chiens de garde*, Éditions Maspero, 1965, p.38

<sup>10</sup> Auteur du célèbre *La jungle*, dont le personnage principal, un ouvrier lituanien émigré à Chicago, voit tous ses espoirs anéantis suite à un accident de travail.

préfère réserver une part modeste à ce dernier dans ses récits, peut-être en raison même de son caractère par trop signifiant. Car si la focalisation d'intérêt qu'il cherche à susciter permet effectivement de mieux mesurer le caractère criminel du capitalisme, elle tend aussi à servir de clôture pour la critique de ce même capitalisme, à la façon d'un paravent sur lequel serait dessiné un arbre et derrière lequel une forêt toute entière serait dérobée à la vue. Dans le récit Nizanien, l'accident de travail n'intervient ainsi que d'une façon annexe, voire même comme un phénomène secondaire, une sorte de mort par ricochet qui ne serait jamais qu'une expression parmi d'autres de l'oppression salariée. Dans *Antoine Bloyé*<sup>11</sup>, l'accident de travail, cette mort qui « ne peut se faire pardonner » n'est vraiment mobilisée qu'aux seules fins de placer son héros devant ses propres contradictions de classe. Au même titre que la grève, qui lui rappelle que sa promotion sociale l'a extrait du champ des solidarités ouvrières<sup>12</sup>, cet accident ferroviaire, banal car limité à un seul convoi de marchandises où les seules victimes sont des « hommes du réseau », le contraint à endosser le rôle du complice. Ce sera en effet à lui d'assumer le crime commis par la compagnie devant les veuves de ses collègues qu'il doit venir informer. Nizan lui fait d'ailleurs conclure cet épisode par une considération dont il nous dit qu'elle réapparaîtrait à la veille de sa propre mort : « je suis un traître ». Dans *Le cheval de Troie*, l'accident de travail est certes évoqué comme première forme de rupture de l'existence à laquelle pense tout ouvrier<sup>13</sup>, mais il n'est jamais qu'une simple pièce dans un engrenage complexe.

En lieu et place de l'accident de travail, la figure récurrente par laquelle passe cette relation entre la mort et le travail, ce sera donc celle des **travailleurs de la mort**, c'est-à-dire de ceux qui ont à gérer les corps des morts, des vrais morts qui ne sont plus que des corps.

\*

\*   \*   \*

Cette problématique est déjà présente comme telle dans l'un des tous premiers textes de Nizan : la *Complainte du carabin qui disséqua sa petite amie en fumant deux paquets de Maryland*. Mettant en scène les gestes d'un étudiant de médecine qu'un hasard, à peine plus signifiant que la marque de ses cigarettes, a amené à devoir traiter la dépouille de sa maîtresse, Nizan s'intéresse essentiellement à la double transformation inhérente à tout travail. La réduction de l'être aimé en un corps, corps sur lequel il n'hésite pas à produire les détails les plus crus – ou plutôt les plus crûment déssexualisés –, permet surtout de suivre l'enchaînement des gestes par lesquels s'opère cette transformation de l'objet et du sujet jusqu'au point où seul persiste de l'un et de l'autre cet acte codifié et doté de qualités spécifiques que l'on nomme le travail. Car il ne s'agit pas ici d'une métaphore, mais d'une pleine allégorie : la table de dissection constituant la représentation universelle de toute idée d'un établi et le corps de la défunte réduite en pièce la meilleure incarnation du travail. Comme l'écrit Nizan :

« l'idée qu'il contribuait à la détruire, qu'il se faisait le suppléant au ver et au cercueil éleva en lui des relents de métaphysique et de morale outrées, quoique son chagrin se dispersât lentement, balayé par un immense dégoût. Elle n'était plus qu'une chose sans nom, privée de la personnalité restreinte et légale des morts, un instrument de travail. »<sup>14</sup>

Ce qui donc importe – et qui confère à l'allégorie son socle de rationalité – c'est bien cette double transformation du corps en un instrument de travail : corps de la défunte et corps de celui qui découpe, de celui qui fait à ce point "corps" avec son travail qu'il en perd tout sentiment d'humanité. Dans l'évocation de ce premier travailleur de la mort, nous trouvons déjà l'idée que quelque chose de la mort se répète dans le travail. Non pas seulement ce travail

<sup>11</sup> Il s'agit du chapitre IX qui est presque entièrement consacré à cette question.

<sup>12</sup> Événement relaté dans le chapitre XIV qui marque le point extrême de l'ascension sociale d'Antoine Bloyé.

<sup>13</sup> Op cit, p.77.

<sup>14</sup> Éditions des Mille et une nuits, 1999, p.20.

dont l'objet est d'exposer les viscères ou de trancher les muscles, mais tout travail. Et c'est là, pour Nizan, qu'une première limite de la métaphysique classique intervient : elle ne saurait rien dire de la mort sans s'être au préalable armée pour penser ce que nous détruisons et construisons de nous dans cette forme singulière de l'agir humain qu'est le travail. Hors de ce référent absolu, la métaphysique, annonce déjà Nizan dans ce texte de jeunesse<sup>15</sup>, n'est qu'un bêlement. Une façon d'accepter d'être conduit vers l'abattoir en chantant<sup>16</sup>.

C'est vraiment dans *Antoine Bloyé* que cette problématique est exposée avec la plus grande netteté, et ceci dès le début du roman. Les premiers travailleurs qui interviennent dans ce livre, dont l'adéquation entre vie et métier est le thème principal, sont des agents des pompes funèbres. Nizan, avec un zèle d'anthropologue, prend le temps de bien détailler ces rites modernes du traitement des défunts dont le facteur essentiel tient précisément dans l'introduction indispensable d'un tiers pour qui la mort est la matière première de son travail.

« Les croque-morts, écrit-il, versèrent un désinfectant rose sur le linceul et commencèrent à souder le couvercle de zinc. Leurs fers à souder chauffaient dans l'âtre, sur un réchaud de bois, et ils travaillaient avec les mouvements nets des bons ouvriers »<sup>17</sup>.

C'est d'ailleurs avec eux que se tient le jeune Pierre Bloyé, c'est-à-dire Nizan lui-même. Il leur offre un verre et eux trinquent avec lui, jeune garçon un peu falot que Nizan s'amuse à balloter entre les silences de son père et les récriminations de sa mère. Dans cette scène inaugurale, destinée à annoncer que quelque chose a rompu et que le roman sera tout entier consacré à en rechercher la cause, ces travailleurs constituent le réel, la sortie de ce monde fictif au sein duquel le défunt, Antoine Bloyé s'est perdu et que l'on pourrait nommer « une vie abolie dans le travail ». Nous le verrons plus loin, c'est effectivement dans l'analyse de cette relation entre le travail et la mort d'une part, entre la réalité et la fiction d'autre part, que Nizan a bâti son premier roman. Et c'est certainement ce qui en fait la force.

Avant d'analyser dans le détail ce texte, il nous faut rappeler que l'on retrouve cette même présence des travailleurs de la mort dans les deux autres romans de Nizan. Dans *Le cheval de Troie* où cette figure intervient soumise à un écart sensible puisque ces travailleurs de la mort sont cette fois-ci des chômeurs contraints de d'effectuer un travail de terrassement dans le cimetière. Ici aussi, Nizan sait *travailler* le détail :

« Il était allé voir le chantier municipal de l'ancien cimetière. La ville faisait raser la corne du cimetière, qui masquait un virage. Les chômeurs vidaient les tombes au grand soleil ; des sources coulaient dans les tranchées argileuses, au fond des fouilles où les terrassiers piétinaient. Quand on hissait les cercueils à bout de corde, leurs planches pourries s'écartaient. Les chômeurs recevaient sur le visage, sur les mains le liquide boueux de la fonte des corps. Les guêpes et les mouches bleues bourdonnaient. »<sup>18</sup>

Cette allée du cimetière où les chômeurs perdent leur vie et leur dignité, c'est bien plus qu'une simple occupation, c'est une manifestation concrète d'une aliénation dont tous sont frappés mais qui, pour eux, chômeurs, ne laisse nulle place aux faux semblants. Ils sont différents en cela des collègues professeurs de Bloyé à propos desquels Nizan écrit :

« La vie s'allongeait devant eux comme une allée glacée, elle ne faisait pas un détour, ils ne s'y perdaient pas. Ils savaient qu'ils mourraient et la mort était visible de loin comme un monument au fond d'un parc. »<sup>19</sup>

---

<sup>15</sup> Nizan n'avait que dix-huit ans lorsque ce texte fut publié dans *La Revue sans titre* (n°4).

<sup>16</sup> C'est encore aux premières pages de *l'Idéologie allemande* que se réfère Nizan en invoquant ce bêlement.

<sup>17</sup> *Antoine Bloyé*, Éditions Grasset, 1933, p.24.

<sup>18</sup> *Le cheval de Troie*, op cit, p.74.

<sup>19</sup> *Ibid*, p.50.

Mais si les collègues de Bloyé-Nizan<sup>20</sup> disposent des faux-semblants accordés par cette philosophie de la désincorporation dénoncée dans *Les chiens de garde*, leur traversée de cette « allée » est tout aussi inutile que celle de ces chômeurs du cimetière, voire même que celles des ouvriers en poste dont rien n'est dit des conditions effectives de travail. En effet, si les chômeurs sont des travailleurs qui suintent la mort, mort réelle des cadavres brinquebalés et mort symbolique d'un capitalisme qui les met au rebut et les réduit à faire corps, au sens fort du terme, avec leurs besoins<sup>21</sup>, cette mort est un destin commun pour quiconque en est réduit à vendre sa vie. C'est même en elle que le prolétaire moderne trouve son essence, et ceci quelque soient les conditions concrètes dans lesquelles il est contraint de renoncer à sa liberté. *Le cheval de Troie* étant un roman militant – Nizan a écouté la critique de Jean Fréville sur l'absence de héros positifs dans *Antoine Bloyé*<sup>22</sup>, les chômeurs réapparaissent cependant parmi les vivants dans le cadre de la manifestation autour de laquelle le roman est construit ; à ceci près que les vivants, ce ne sont pas les ouvriers dotés d'un emploi, qui eux-mêmes avaient déserté la scène politique depuis une dernière grève, dont on saura seulement qu'elle a engendré un esprit de résignation, mais les militants, ces hommes qui la nuit sortent du cheval de Troie pour rompre avec le cours normal du temps et couvrir d'affiches incendiaires, parmi d'autres symboles de leur oppression, le monument aux morts.

On retrouve enfin cette inscription mortuaire du travail, dans *La conspiration*, à la fin du texte, lors de la confession de Pluvillage qui justifie en partie son besoin de trahir par son enfance passée dans ce qu'il nomme les « îles de la mort »<sup>23</sup>, parmi ceux dont le métier était de traiter les restes des hommes qui avaient perdu leur vie à la gagner. C'est auprès d'eux, dans la fréquentation des couloirs de la morgue, explique-t-il, qu'il a retenu la terrible leçon d'une trahison, d'un travail par définition corrompue de la vie, d'une impossibilité de se sortir de ce rapport sans en être soi-même atteint. Certes, quelques lumières prolétariennes traversent la vie de ces normaliens en mal d'espérance révolutionnaire, comme celle de ces trouffions d'autant plus débrouillards et aptes à s'adapter à n'importe quelle situation qu'ils ont été formés à l'école du travail ouvrier. Mais c'est tout de même cette figure des « gens démolis par le travail »<sup>24</sup> qui s'impose, comme un écho à ce paradoxe essentiel du marxisme : comment expliquer que l'aliénation la plus accomplie puisse donner lieu à un mouvement d'émancipation où la conscience de soi du sujet ne soit pas une pure fiction. Le travailleur de la mort apparaît, ici aussi, comme réalisation ultime d'un processus où, effectivement, la vie n'a plus prise, où l'espérance n'est même plus un mot présentable pour les soirées d'ivresse. Il est la vérité du monde où le travail n'est plus qu'un acte de production.

\*

\* \*

Pour comprendre cela, il nous faut faire retour sur la phrase de Marx que Nizan a placé en exergue d'*Antoine Bloyé* et qui donc assigne au communisme, comme nécessaire horizon, d'abolir le travail<sup>25</sup>. Ce roman se décline en effet comme l'histoire d'une aliénation que Nizan,

<sup>20</sup> Paul Nizan s'est appuyé sur sa courte expérience de professeur à Bourg-en-Bresse pour écrire ce roman.

<sup>21</sup> À plusieurs reprises, Nizan, qui avait effectivement mené un travail politique en direction des chômeurs lors de son passage dans l'enseignement, insiste sur ce délitement de la vie, notamment lorsqu'il écrit « A des carrefours traînaient des groupes de chômeurs comme des gens qui attendent une aventure, un miracle, ou simplement, qui s'ennuient devant leurs jours désagrégés » (p.45), lorsqu'il fait dire au maire que les chômeurs ne présentent aucun danger pour l'ordre public tant qu'ils reçoivent leur secours de chômage (p.92), ou encore dans cette scène surréaliste où il fait état d'une dénommée Mme Renard qui accompagnée de son domestique, fait le tour des demeures de ses amis pour collecter les restes alimentaires qu'elle mélange pour subvenir aux besoins des chômeurs (p.117).

<sup>22</sup> L'Humanité du 18 décembre 1933, cité par Pascal Ory dans *Nizan, Destin d'un révolté*, Éditions Complexe, 2005.

<sup>23</sup> *La conspiration*, Éditions Gallimard, 1938, p.237

<sup>24</sup> Ibid p.12.

<sup>25</sup> *L'Idéologie Allemande*, Karl Marx, Éditions de La Pléiade, 1982, p.1114.

avec une certaine ironie, nomme « un déclassement à l'envers » dans la mesure où son personnage « tombe » du prolétariat dans la moyenne bourgeoise<sup>26</sup>. En témoigne, dès le premier chapitre, l'éloge funèbre dont le thème unique est « une belle vie consacrée au labeur »<sup>27</sup>. Ainsi, au-delà des morts diverses et variées qui ponctuent la narration, le vrai sens de la mort, c'est cette mort dans la vie qui ne laisse rien derrière elle si ce n'est le souvenir obscur du travail. Pas d'œuvre ni de réalisation, mais cette seule empreinte du temps qui a été consacré au travail, des efforts par lesquels la vie est passée sans jamais pouvoir s'arrêter. Car ce qui apparaît d'emblée comme manifestation phénoménologique du travail dans le monde moderne tient pour Nizan dans cette perte que subit ce non-sujet du travail dont le présent, avant même d'être actualisé, est déjà un « présent révolu », un présent inapte à adopter la moindre profondeur.

Pourtant, son personnage semble de prime abord devoir échapper à ce destin. Antoine Bloyé pourrait fournir un contre-exemple de cette aliénation commune aux prolétaires sur laquelle est fondée toute critique de la république bourgeoise depuis les fusillades de juin 1848. Et cela pour plusieurs raisons. La première d'entre elle relève d'un critère objectif qui est celui de la carrière. Antoine Bloyé apparaît d'emblée comme une réussite de cette intégration par l'école prônée par la troisième république. Fils d'un simple cantonnier, il parvient au niveau de chef de dépôt régional et devient l'un de ces notables pour qui le respect est d'autant plus justifié qu'il est fondé sur un savoir technique dont le nom même d'ingénieur rappelle la qualité supérieure. En second lieu, Antoine Bloyé est exemplaire d'une parfaite adéquation entre le travail intellectuel et le travail manuel. Il est ainsi décrit comme un homme qui n'a cessé d'adhérer à son métier. Ses premiers pas comme conducteur ont signifié pour lui une seconde naissance et, même lorsqu'il sera parvenu au point culminant de sa carrière, il continuera de manier les outils des ouvriers, tant pour convaincre ses subordonnés de sa capacité à effectuer lui-même le travail qu'il leur confie que pour satisfaire à un besoin élémentaire de son corps. Le secteur d'activité, enfin, où il travaille, les chemins de fer, est marqué d'une positivité historique dont même les révolutionnaires les plus radicaux ont à un moment ou à un autre chanté les louanges. À n'en pas douter, dans le monde socialiste, Bloyé aurait été un « héros du travail » ! Cette morbidité du travail n'a-t-elle donc pour Nizan d'autres causes que l'appropriation capitaliste de la plus-value ? Si l'on se réfère aux articles écrits par Nizan sur le travail en URSS, on est tenté de répondre par l'affirmative. « *Quand les ouvriers travaillent pour eux* », tel est titre donné à cette série de quatre articles où Nizan explique, sans la moindre réserve, que si le taylorisme transforme les ouvriers en des machines et l'usine en une caserne, le stakhanovisme implique, quant à lui, « à la fois l'élévation du niveau intellectuel du travailleur et l'initiative des masses »<sup>28</sup>. Articles de pure propagande, la chose ne fait pas de doute, même si cette dénomination pose plus de problèmes qu'elle n'en résout dans la mesure où, comme le montre Marc Angenot<sup>29</sup>, elle s'est d'abord imposée comme volonté d'instruire le prolétariat de la conscience de son malheur ; postulat révolutionnaire auquel Nizan a adhéré jusqu'à consentir à fermer les yeux sur la réalité, contre-révolutionnaire, d'un prolétariat souffrant au pays des soviets. En rester là simplifierait la donne et justifierait l'image d'un Nizan romancier contrarié, captif d'une idéologie qui l'aurait contraint à tremper sa plume dans un sentiment de classe – les « bons » esprits d'aujourd'hui diront un ressentiment – dont il se serait saisi pour y trouver matière à se forger une conscience. Mais cela nous amènerait à passer à côté de l'essentiel, c'est-à-dire à ne rien voir de la force de cette œuvre singulière qui donne à suivre et

---

<sup>26</sup> Comme il l'écrit à ce propos : « Tous les déclassements ne se font pas par en bas ». *Antoine Bloyé*, op cit, p.111.

<sup>27</sup> Ibid, p.30

<sup>28</sup> Articles publiés entre le 14 et le 18 janvier 1936 dans l'Humanité.

<sup>29</sup> *La propagande du socialiste, six essais d'analyse du discours*, Éditions L'Univers des discours, Montréal, 1997



à partager l'échec, et de façon plus significative encore l'épuisement, d'un individu captif de cette fiction de soi dont le travail est le support. Car Antoine Bloyé ne saurait se réduire à une seule critique de la propriété privée des modes de production. D'emblée, ce que Nizan nous montre du travail – et pas seulement de l'acte de production – c'est qu'il induit une perte dont le siège est effectivement cette conscience de soi que seule la fiction de la carrière parviendra, au moins de façon ponctuelle, à revitaliser.

Le chapitre X, où le héros perd sa fille Marie est, dans sa composition même, tout entier orienté vers la compréhension de cette perte dont seule la métaphysique pourrait rendre compte ; non pas car la mort y est convoquée, mais car la question posée relève de ces contradictions qui ne disparaîtront pas avec le monde capitaliste. D'une certaine façon, ce chapitre X est l'expression d'une angoisse dont les causes ne sauraient être aujourd'hui clairement établies pour la simple raison que l'oppression sociale en fournirait des modes d'explication qui, à être trop évidents, rendraient tout questionnement inutile.

Ce chapitre est partagé en trois parties. En premier, on trouve une introduction qui est l'un des lieux du livre où la relation du héros au travail est posée avec le plus de précision. La partie centrale est consacrée au récit de la mort de son enfant. La troisième partie, enfin, nous permet d'assister au retour, dès le lendemain des obsèques, d'Antoine Bloyé à son travail ; retour que Nizan justifie par ces mots :

« il n'y avait pas d'autre devoir que d'obéir au travail, il n'y avait pas d'autre péché que de manquer au travail, il n'y avait pas d'autre hérésie que de se demander si le travail a un sens. »

Dans la première partie, Nizan fait effectuer à son personnage un examen de conscience dont certains passages pourraient laisser croire qu'il vient de lire *Aden Arabie*, voire même les *Chiens de garde*<sup>30</sup>. Il en ressort comme pièce essentielle que, dans son travail, Bloyé ne rencontre « point d'occasion de penser à soi, de méditer, de se connaître, de connaître le monde. » Ce diagnostic est tout à fait étranger à d'éventuels traits de caractère du héros, mais implique la nature même de l'action dans laquelle celui-ci est immergé. « Il agissait, écrit Nizan, mais les ressorts de sa vie, les mobiles de son action n'étaient pas en lui ». C'est d'ailleurs à ce titre que, dans la suite directe du texte, Nizan ajoute : « l'homme ne sera-t-il donc toujours qu'un fragment d'homme, aliéné, mutilé, étranger à lui-même ? » Antoine Bloyé n'est pas un cas pathologique. Il n'est en aucune façon atteint par quelque forme de perversion que ce soit. Il est, au contraire, l'exemple le plus parfait d'une bonne santé dont sa relation au travail est la manifestation la plus concrète. Il s'y donne avec intelligence et mesure, mais sans retenue, sans l'une de ces « pensées de derrière » où l'inconscient viendrait y régler des problèmes de frustration ou d'altération de l'estime de soi. Antoine Bloyé n'est pas l'un de ces pervers dont toute hiérarchie abonde. Les ouvriers qui travaillent sous ses ordres le redoutent mais reconnaissent qu'il connaît son affaire et que le travail ne lui fait pas peur. Ils le surnomment « le Pur Sang ». Mais Nizan connaît ses classiques et s'empresse d'expliquer ce renversement des valeurs :

« Cette force s'usait sur la meule d'un travail étranger, il ne l'utilisait pas pour son propre compte, il ne le faisait pas servir à un développement humain, il la consommait au profit des gens qui le payaient, des actionnaires anonymes et de leurs intérêts abstraits ».

Retour donc sur cette pure doxa marxiste dont Nizan rend compte en concluant son exorde par ces mots « c'est le malheur de bien des hommes ». La bonne santé dans un régime malade devient, on le sait, une malédiction. Plus Bloyé et ses semblables se croiront sauvés, et plus ils s'enfonceront dans cette malédiction d'une dissipation commune de leur existence vouée à

---

<sup>30</sup> Notamment celui-ci où il écrit : « l'homme n'est-il donc qu'un meneur de machines ? » qui renvoie à ce que Nizan écrit de Platon et d'Aristote dont il fait de simples conducteurs d'esclaves.

servir les intérêts d'une poignée de profiteurs. De façon plus significative cependant, Nizan ajoute ceci qui tend à déroger à cette doxa :

« Tout son travail cachait le désœuvrement essentiel. Ainsi éprouvait-il parfois une ombre de vertige, comme lorsqu'on monte dans un rêve un escalier qui monte à l'intérieur d'un dôme sans fin. »

Au-delà – ou plutôt en deçà – de l'exploitation salariale, c'est bien à une incomplétude que Bloyé est confronté. Certes, si sa vie, « exemplaire », d'avant la rupture de 14 se définit de façon exclusive par des « signes monétaires »<sup>31</sup>, cette inscription salariale elle-même n'est jamais qu'un effet d'une étrangeté à soi-même dont le travail demeure le vecteur premier. Soumis à cette sorte d'**être-nulle-part**, le travailleur n'est pas un agent de l'ordre concret du monde, mais il s'inscrit dans une vie de fiction dont la notion classique de sujet est peut-être la clef. Mais c'est là un pas que Nizan, à l'inverse de Heidegger, ne franchit pas, si ce n'est par cette relation morbide du travail et de la mort qui compromet jusqu'à la rationalité du travail dont on peut résumer le précepte en la définissant comme l'accomplissement d'une nécessité dans la perspective d'ouverture d'une sphère de liberté. L'être-nulle-part du travailleur nizanien ne peut qu'ignorer toute ligne de partage entre nécessité et liberté puisque l'aliénation dont il souffre est constitutive d'un travail élevé au rang de représentation cardinale de l'espace-temps. Ce que cette aliénation spécifique du travail dissout, c'est effectivement toute possibilité de se mobiliser, soi-même, dans un espace-temps qui ne soit pas immédiatement fragmenté, strié de ces limites qui finissent toutes par s'inscrire dans la déclinaison d'un intérêt.

Cet intérêt lui-même n'est pas moralement condamnable. Ou s'il l'est, c'est exclusivement dans les exercices de propagande, mais pas dans l'écriture fine du roman. Ce qui le rend condamnable, c'est le règne de la certitude qu'il instaure en nous ; une certitude dotée de qualité morale, mais qui n'a d'autres fins que de nous dissimuler cette perte constante que nous subissons dans le travail, cet épuisement qui nous rend progressivement inapte à la vraie vie, à la vie menée en pleine conscience. On pourrait ainsi dire que le militantisme n'est chez Nizan qu'un accès, non pas à la vie en pleine conscience, mais au manque, à l'identification de la perte ; à la reconnaissance de cet être-nulle-part du travail qui, au-delà des belles sentences énoncées par la philosophie classique sur la division du travail n'a d'autre destin que la solitude. C'est dans cette figure de la solitude que se manifeste vraiment cette relation anti-dialectique entre la mort et le travail. En témoigne ce court passage qui conclut le dernier paragraphe de la partie consacrée à la maturité de Bloyé. Il est décrit comme un homme arrivé et a tout pour connaître le bonheur. Cependant, lorsque sa femme lui demande s'il est heureux, il sent en lui une infime « résistance » dont Nizan rend compte par ces mots :

« une petite force de protestation et d'angoisse solitaire qui est écrasée sous les tissus de l'homme social et qui ne demande qu'à grandir, qui ne peut pas mourir : c'est à cause d'elle qu'Antoine attend toujours une seconde avant de répondre qu'il est heureux : car il faut qu'il l'écarte... Lorsqu'elle est écartée, il se voit enfin du même regard que les autres hommes, il s'approuve comme ils l'approuvent. »<sup>32</sup>

Ce passage est vraiment essentiel car il marque le lieu éthique où la résistance à cette aliénation du travail peut se produire, à savoir **l'écart**. C'est effectivement dans l'écart que les mots commencent à retrouver leur sens ; dans l'écart aussi que la « plasticité de la société »

---

<sup>31</sup> Chapitre XIII où Nizan écrit : « En 88, Antoine Bloyé gagne 1800F, en 95, 2700, en 1904, 4200, en 1909, 6000, en 1914, 7200. Ces titres, ces signes monétaires expriment toute l'armature sociale de la vie d'Antoine Bloyé : à sa mort, des fiches déposées au service des pensions de la Compagnie, rue de Londres, tiendront lieu de mémoires que les hommes de son espèce n'écrivent pas : toute la substance de la vie est cachée sous ces lignes »

<sup>32</sup> Dans le chapitre XVI qui conclut la seconde partie du roman

dénoncée par Nietzsche apparaît avec le plus de clarté ; dans l'écart, enfin, que la perte est consommée et, ce faisant, identifiable.

Bien sûr, cette résistance éthique n'est en rien politique, si ce n'est qu'elle permet rétablir la part d'illusion que comprend tout projet politique lorsque le travail est réduit à l'acte de production. Nizan n'est certes pas le seul à se poser ces questions dans la période d'entre-deux guerres. Il faudrait bien sûr citer ici les travaux de Georges Friedmann dont il s'est inspiré pour le personnage central de *La Conspiration*, de Pierre Naville ou de Simone Weil, voire d'Emmanuel Mounier, même si cette forme d'inquiétude dont nous venons de traiter le rapprocherait peut-être plus d'un Georges Bataille qui lui est tout à fait étranger. Nizan occupe néanmoins une place à part dans ce panel en ceci que si, comme les auteurs cités, il condamne le taylorisme, il semble en percevoir le caractère fatal. C'est le destin du travail que de mener à une semblable déterritorialisation de la vie, ce qu'en d'autres temps on a nommé une prolétarianisation des classes ouvrières.

\*

\* \*

Il manquera une conclusion à notre étude pour la simple raison qu'elle nous semble manquer dans l'œuvre de Nizan. C'est d'ailleurs là un vrai thème d'étude que la mort tragique de Nizan tend à nous cacher : il n'y a pas de conclusion dans son œuvre car il n'est pas sûr qu'il y ait de l'espérance chez lui. Nous nous limiterons donc à dire ici que cette absence n'est pas étrangère à la relation entre le travail et la mort dont nous venons de parler. Il n'y a pas d'espérance si ce n'est, cependant, dans ces prises d'écarts qui, par un effet de communauté, peuvent donner lieu à événement. D'une certaine façon, peut-être est-ce en cela que la thématique de Nizan est actuelle, dans la mesure où elle nous rappelle qu'il n'y a d'événement que dans la prise d'écart vis-à-vis du travail. Bien évidemment, ce rapport est beaucoup plus complexe, la prise d'écart mise en scène par Nizan ne se limitant pas à abolir l'être-aliéné, mais impliquant aussi le sujet à la création duquel tout travail, même aliéné, contribue. En clair, s'il y a un terme qui rend parfaitement l'ampleur de cet écart, ce serait celui de **renoncement**. Mais cela, c'est un terme que Paul Nizan, militant actif du camp des opprimés, n'aurait pu songer à utiliser, même s'il est implicitement présent dans toute son œuvre.

Eric LECERF

Maître de conférences à l'Université Paris VIII

Dernier ouvrage paru : *Le sujet du chômage*,

Éditions L'Harmattan, 2002